

JOURNAL D'UN TEMOIN
LA GUERRE VUE DEPUIS BRUXELLES
(Roberto J. PAYRO, pour *La Nación*)

Bruxelles, (samedi 7) septembre 1914

Parenthèse qui aurait dû être un prologue.

A première vue, étant donné l'admirable information de *La Nación*, il semblera inutile que j'écrive et qu'elle publie cet incomplet "*Diario de un testigo*" ("*Journal d'un témoin*"), moins au courant des épisodes de la guerre européenne que les lecteurs. Je ne peux, en effet, voir qu'un tout petit coin de la scène, sur laquelle se déroule ce drame colossal, recoin encore plus réduit en raison de l'isolement dans lequel l'envahisseur nous maintient et qui augmente chaque jour. Mais ce que l'information ne

peut pas signaler – et que ce "*Diario de un testigo*" ("*Journal d'un témoin*") reflète avec plus ou moins d'intensité –, c'est la série d'émotions qui s'emparent de notre âme, au cours de ces jours terribles, avec les sensations qu'éveillent en nous les vicissitudes de la vie quotidienne, c'est la manière de voir et de sentir cette vie même depuis notre poste d'observation, embrassant un champ visuel tellement limité, et qui sont encore des sujets d'erreurs et d'aberrations qu'il n'est, pour le moment, pas possible de vérifier.

Peut-être cela ne paraît-il pas suffisant pour intéresser un grand nombre de lecteurs même si cela présente – vaille que vaille – un cadre unique que l'on ne pourrait comparer qu'aux premiers temps de l'annexion de l'Alsace-Lorraine, surtout quand j'ai dû arracher l'information et envoyer en toute hâte à Buenos Aires, afin de ne pas perdre la rare opportunité d'un courrier, quelques-unes de ses pages

les plus poignantes ; et cela alors que j'ai cru devoir en laisser de côté, jusqu'à plus ample information, beaucoup d'autres, où l'on raconte des faits d'armes, des combats et des batailles, des scènes de barbarie qui ne semblent pas suffisamment documentées. Ainsi, par exemple, on ne sait toujours pas de source sûre ce qui est arrivé à Namur, quand les Allemands l'ont attaquée, et les rumeurs les plus contradictoires circulent au sujet de sa reddition ; on ne sait même pas ce qui s'est passé avec la garde civique, alors qu'elle s'était démenée des mois durant avant qu'on la dissolve près du but ; on ne sait, enfin, rien avec certitude, de ce qui se passe à Bruxelles même et dans ses environs si l'on n'a pas pu assister personnellement aux faits ...

Par un étrange phénomène, mais explicable, en raison de l'exaltation des imaginations, provoquée par la guerre, depuis le premier moment jusqu'à

présent, nous avons été le jouet d'hallucinations, de fausses nouvelles forgées consciemment ou inconsciemment, d'erreurs de logique engendrées par la passion ... La psychologie, la mentalité du peuple entier, a éprouvé le trouble que, chez les gens les plus énergiques, provoquent momentanément les grandes catastrophes, et il faut s'imposer avec décision une sévère critique, pour ne pas courir à l'aveuglette derrière l'erreur.

Il faut ajouter à cela le manque de documents précis. Terrorisés par un régime de domination, qui devient chaque jour plus rigide, ceux qui ont été témoins oculaires de faits d'importance pour l'Histoire, les témoins précieux de demain, se taisent aujourd'hui pour ne pas se compromettre, ou parlent vaguement dans l'intimité de ce qu'ils ont vu, sans les précisions nécessaires pour faire de leur parole un témoignage ... Ou peut-être ne le peuvent-

ils pas, comme le personnage de Stendhal qui a assisté, sans la voir à la bataille de Waterloo ...
(**N.d.T.** : dans *La Chartreuse de Parme*)

Plus tard, quand il sera possible de séparer ce qui est certain de ce qui est douteux, j'essaierai donc, certainement, par probité intellectuelle, d'utiliser la partie la mieux fondée de ces pages, laissées en suspens malgré leur intérêt.

Je ne prétends pas, en somme, n'avoir noté ici que des impressions, parfois monotones et apparemment banales, comme le tour de vis qui opprime progressivement les libertés belges, parfois d'une intensité dramatique qui ne se trouve pourtant qu'au fond des choses, comme l'amertume de ce peuple sous le poids de cette oppression.

Rien n'est plus tragique que d'assister impuissant à la destruction d'un pays et mon rôle de simple spectateur me tourmente quand je vois la

suppression systématique de la petite et noble Belgique. Elle avait déjà conquis mon affection par ses vertus, son ardeur au travail, son énergie, quand son attitude héroïque me l'a fait admirer. Aujourd'hui, quand ses fils se battent comme des lions dans le petit coin de territoire (**N.d.T.**), qu'ils ont juré de n'abandonner qu'avec la vie— afin que le nom *Belge* ne soit pas un vain mot —, je dois éprouver de la compassion pour elle, en l'admirant encore plus si possible, parce qu'elle a vu, avec un stoïcisme surhumain, la torture de ses habitants, la destruction de ses villes et villages, de ses oeuvres d'art, la disparition de sa fortune entière. Parce que la terreur qu'essayaient de lui inspirer ses ennemis pour la dominer s'est muée en une irréductible indignation : plus de ruines s'amoncèlent sur son sol et plus haut s'élève le courage de ses fils.

J'ai assisté au parjure de l'Allemagne, foulant

aux pieds la neutralité, derrière laquelle elle-même voulait s'abriter ; j'ai assisté à ses actes de Vandales, à ses exactions de lèse-civilisation, au bombardement et à l'incendie de villes ouvertes, de villages pacifiques ; l'écho de ses fusils lors des exécutions de masse est parvenu jusqu'à mes oreilles ; j'ai appris que sa soldatesque a violé des jeunes filles, éventré des hommes, des femmes et enfants, torturé des personnes âgées, dévalisé des maisons, détruit des monuments historiques, exigé (comme Brennus) d'intolérables impôts de guerre des populations sans défense et pacifiques, après avoir pillé les banques ...

Pendant longtemps j'ai dû me taire, parce que – comme maintenant – toute communication avec le monde extérieur nous était interdite et il ne me restait même pas la maigre consolation de raconter à *La Nación* les angoisses de la Belgique, les terribles affres de l'agonie dans laquelle elle se débattait.

J'ai dû ignorer pourquoi l'occupant nous a tous condamnés, nationaux et étrangers, au supplice de la non-communication, à l'asphyxie sous une cloche de plongée, supplice intolérable quand il dure des mois d'affilée, aussi longs qu'une vie. Nous avons vieilli ...

Jour et nuit, durant d'interminables semaines, nous écoutions le tonnerre continu du canon, sans savoir de quel horizon il nous arrivait, ni quels ravages il faisait, ni quelle promesse ou quelle menace il nous adressait de loin.

Nous n'avons pas de journaux parce que les feuilles éphémères, qui circulent actuellement en Belgique, ne mériteraient pas d'être qualifiées de tels, même si elles ne sont pas censurées ; et c'est à peine si nous parviennent quelques exemplaires des journaux français, également expurgés, et l'un ou l'autre numéro du *Times* ou du *Standaard* (N.d.T. : des Pays-Bas), qui se vendent à prix d'or. Les légations et

les ambassades ne peuvent pas correspondre, ni par courrier ni télégraphiquement, avec leur pays et elles doivent recourir à leurs propres messagers, sollicitant pour eux des passeports et permis de circulation que l'autorité allemande ne délivre habituellement qu'avec beaucoup de difficulté et, naturellement, les diplomates taisent ce qu'ils parviennent à apprendre. Ceux qui entrent et sortent clandestinement de Bruxelles, affrontant désagréments et dangers, ne nous rapportent que des faits contradictoires, faute d'information et, dans la majorité des cas, faute de dons d'observation. Les gens du peuple, instinctivement épieurs, sont habituellement ceux qui, en revenant de leurs excursions, nous fournissent des indices intéressants, grâce à leur connaissance du terrain et à leur objectivité ingénue ; mais ces indices sont en général vagues et désolants, puisqu'ils sont presque toujours négatifs quant aux

progrès des alliés dans le pays et, surtout, dans les environs immédiats de Bruxelles !

Afin de compléter le tableau de l'inquiétude qui règne, il faut ajouter à cela l'insoutenable situation économique du pays en général et de chacun de ses habitants en particulier. Les plus riches manquent de numéraire ainsi que de papier monnaie et ils doivent recourir au crédit pour faire face à leurs besoins quotidiens ; les pauvres sont dans la misère, accourent aux "*soupes populaires*" gratuites, mendient sur la voie publique. Et dire que ce n'est pas encore l'hiver, que le besoin de charbon – qui est épuisé à Bruxelles – ne se fait pas encore ressentir impérieusement ! ... Quand viendra le froid, régnera la désolation ...

Ensuite viendra la peste, engendrée par les montagnes de cadavres à peine recouverts de terre ...

On croise, de toutes parts, des personnes en habits de deuil et, en les rencontrant, je pense à mes

amis, jeunes ou d'âge mûr, que sont à la guerre ou vont y partir ...

Celui qui aura suffisamment de sang-froid pour contempler tranquillement autant de dévastation, pourra admirer l'épique beauté des batailles, les actes romanesques d'héroïsme, la grandeur de ce déluge universel de sang, de cette catastrophe unique dans l'Histoire. Mes yeux ne sont remplis que d'horreur à la vue de ce spectacle ; j'en reste déjà presque sans voix sinon pour condamner celui qui a provoqué ce sursaut de la barbarie, pour mettre au ban de l'Humanité celui qui a mis le feu à cette traînée de poudre, qui pourrait bien allumer un incendie dans toutes les nations du globe ...

Lorsqu'on lira les notes qui suivent, on verra, une fois de plus, que la grandeur de la guerre n'existe que pour ceux qui, des siècles plus tard, la contemplant à travers les livres qui ne disent pas la vérité, qui

synthétisent arbitrairement le temps et l'espace, qui taisent les ignominies, les sentiments de honte, les cruautés, la bassesse, les trahisons, les douleurs, toutes les complications liées à cet état morbide, pour n'examiner que ce que l'on appelle faussement les "*grandes lignes*", tracées après coup, après le résultat final ...

Roberto J. Payró

Copyright, 2014 : Bernard GOORDEN, pour la traduction française

PAYRO ; « *La guerra vista desde Bruselas. Diario de un testigo (7)* », in LA NACION ; 23/03/1915.

N.d.T. :

« *petit coin de territoire* » : les Belges (concrétisant l'idée géniale de l'éclusier Karel COGGE) ont commencé à inonder la plaine de l'Yser le 25 octobre 1914. Ces mots prouvent que ce « *prologue* » a, au moins partiellement, été écrit après la date du 7 septembre 1914.

Concernant la vie à Bruxelles, pendant la guerre 1914-1918, il est à noter qu'un site **trilingue** de la ville propose, dans une rubrique « *Vie quotidienne* » (<http://www.14-18.bruxelles.be/index.php/fr/vie-quotidienne>), e.a. des textes concernant : alimentation ; divertissements ; engagements patriotiques ; femmes et enfants ; Occupation ; résistances et travail.

Ce site est le fruit d'une collaboration entre les Archives de la Ville de Bruxelles et le Musée de la Ville de Bruxelles.